

FEUILLETON DU "JOURNAL DU DIMANCHE."

No. 10.

LES DRAMES DE LA VIE.

GRAND ROMAN NOUVEAU.

XVI

Et Marsa frissonnait, se disant, que peut-être, ce jour doux et rose se levait pour éclairer un cadavre.

Elle s'arrêta brusquement, voyant venir à elle le jardinier, très pâle.

— Ah ! mademoiselle, si vous saviez ! Cette nuit les chiens ont aboyé... Mais ils crient tant d'habitude après la lune ou les ombres, qu'on ne s'est pas même levé pour savoir ce qu'il y avait. Eh bien !...

— Eh bien ! dit Marsa, affreusement émue.

— Eh bien ! il y a eu un voleur cette nuit, ou plusieurs, car ce pauvre Ortog est à moitié étranglé. Mais les coquins ne doivent pas être blancs et n'en ont pas mené large. Celui qui s'est avancé par la petite allée jusqu'au pavillon a été un petit peu croqué, en douceur... On pourrait suivre sa trace à des gouttes de sang, dans le parc... Ça va très loin...

— Alors, demanda Marsa vivement, il s'est échappé ?... Il n'est pas mort ?

— Non, certainement. Il s'est sauvé.

— Ah ! tant mieux ! s'écria la Tzigane dans un grand élan de terreur envolée.

— Mademoiselle est trop bonne, dit le jardinier. Du moment qu'on entre comme ça chez les autres, on s'expose à être descendu tout net comme un lapereau ou à passer à l'état de bifteck pour les chiens. C'est égal, pour avoir fait tirer comme ça la langue à Ortog, il fallait une jolie poigne. Pauvre bête, va ! — Sans compter que Duna a les dents cassées. — Mais le gredin a son compte aussi car il en a laissé, allez, de bonnes flaque de sang sur le sable !

— Du sang !

— Le plus curieux, c'est que la petite porte du parc, dont personne n'a la clef, était ouverte en dedans. C'est par là qu'on est entré et qu'on est sorti. Si cette canaille de Saboureau, mon aide, vous savez bien, que le général Vogotzine a si bien congédié, et qui avait la clef autrefois, n'était pas mort, je dirais que c'est lui !

— Il ne faut accuser personne, dit Marsa.

Le jardinier revint aux environs du pavillon et regardant les traces rouges que le sable avait bues et que pompait le soleil levant dans le doux ciel rose :

— Toujours est-il, dit l'homme, que ça ne s'est pas fait tout seul, ça ! Je vais avertir le commissaire !

La dernière nuit de la fiancée dans sa chambre de jeune fille ! Le dernier regard à ce lit de vierge où elle ne reposera plus, à ces rideaux blancs qui faisaient comme un voile à son sommeil ! Le dernier coup d'œil ému et presque tremblant aux cheveux qui se dénouent, à l'épaule qui frissonne, à cet être vivant qui est elle-même et qui sera demain à un autre ! Les terreurs ignorantes, les craintes pleines de désirs, l'angoisse douce au seuil de cet état inconnu, le mariage, qui sera la vie et le devoir bientôt, — les larmes de regret mêlées aux larmes de joie, tout ce qui fait tressaillir d'espoir peureux la jeune fille qui sera bientôt une femme, Marsa, toute seule dans sa chambre, où, sur un divan était jetée sa robe blanche, se disait que celles-là sont heureuses et enviées, qui ressentent ces battements de cœur, meilleurs que des ivresses.

Elle qui se sentait dans l'âme, dans cette âme farouche, si apaisable pour le mal, tous les appétits de fières vertus, elle qui rêvait des héroïsmes et des

loyautés. Puisqu'elle avait rencontré cet homme, supérieur à tous les autres, puisqu'il l'aimait et qu'elle l'aimait, elle lui prendrait une heure de sa vie, quitte à la payer, cette heure bénie, de la sienne propre.

Andras la maudirait peut-être, mais elle aurait vécu, du moins de l'amour rêvé un héros.

— Son idole ou sa femme, peu importerait, songeait-elle. Sa chose, son esclave, voilà ce que je veux être.

Elle n'eût point redouté de se perdre à jamais aux yeux d'Andras par un aveu, qu'elle lui eût dit hardiment :

— Ce n'est pas votre titre que j'aime. Vous m'aimez, ne m'épousez pas. prenez-moi et aimons-nous.

Mais s'il l'eût prise et s'il eût fui ? Non encore une fois, mieux valait donner sa vie et prendre cet amour que lui offrait le sort en échange de sa propre vie.

Et avec une expression d'ineffable ivresse elle revoyait une vision passée : — elle revivait souvenir, elle retrouvait l'impression poignante, un jour ressentie, lorsqu'elle avait rencontré, sur le chemin qui conduit de Maisons-Lafitte à Saint-Germain, des Bohémiens errants, deux hommes et une femme, le teint cuivré, avec ces yeux d'Orientaux où brûlait, comme un charbon, l'ardente mélancolie de sa race. La femme, une sorte d'épieu à la main, conduisait de petits chevaux aux crinières longues, pareils à ceux qui galopent dans les plaines hongroises. Sur ces chevaux, posés comme des colis et vêtus de hardes, des enfants, tout petits, trois ou quatre, Marsa ne savait plus, étaient jetés là et ballottés à travers la poussière de la route.

La femme, grande, brune et fanée, une sorte de peigne sur la tête, tendait la main vers la voiture de Marsa avec un geste courbé et un large rire muet, le rire suppliant de ceux qui mendient. Un grand jeune gars, crépu, coiffé d'un fer rouge, son frère, — car cette femme était vieille ou peut-être l'était-elle moins qu'elle ne semblait : la misère ride, — marchait à ses côtés, derrière les trois ou quatre petits chevaux maigres. Au bas de la route, un autre homme attendait là, courbé, assis au rebord du chemin, vers la montée de Carrières près d'une blanchisserie dont les ouvrières le regardaient avec effroi, parce qu'au bout d'une corde, le Bohémien tenait un petit ours gris allongé dans le ruisseau son musau pointu cerclé de cuir. En passant près d'eux, Marsa Laszlo s'était mise à dire, involontairement dans la langue de sa mère : *Be szomorú !* " Comme c'est triste ! " L'homme alors avait relevé la tête et, sous sa calotte turque, un éclair de joie s'était allumé dans sa face jaune, tandis qu'à travers ses moustaches on voyait ses dents que découvrait un rictus où il semblait à Marsa — qui sait ? elle se trompait peut-être — voir sourire l'amour du pays abandonné... Eh ! bien, maintenant, elle ne savait pourquoi, la vision de ces pauvres êtres allant par les sentiers lui revenait, et elle se disait que ses humbles aïeux ignorés, perdus, comme ces malheureux, dans la poussière et la boue des chemins, eussent été bien étonnés si on leur eût dit qu'un jour une fille née de leur sang épouserait un Zilah, un des chefs de cette Hongrie dont ils étaient, les pauvres gens, les chantres obscurs et inconnus !...

Ah ! quelle joie ! Quelle fièvre ! Quel songe impossible, et réalisé cependant !

Il n'y avait pas, du moins, entre elle et Zilah la mort d'un homme, Michel Menko, après avoir failli succomber, guérissait de ses blessures. Elle savait par la baronne Dinati, qui attribuait, disait-elle, la maladie de Michel à quelque coup d'épée secrètement reçu pour quelque femme. C'était le bruit qui courait Paris. Le jeune comte, en effet, avait condamné sa porte et n'admettait personne à son chevet. Quelle femme pourrait-ce bien être ?

Et la petite baronne cherchait.

Marsa pensait encore en frissonnant à l'horrible

nuit où les chiens hurlaient ; mais, à dire vrai, elle n'avait point de remords. Elle s'était défendue. L'enquête commencée par la police et la gendarmerie n'avait pas amené un résultat plus décisif que les points d'interrogation de la baronne Dinati. Dans le pays, on était persuadé que la maison russe avait été attaquée par quelques rôdeurs dont on signalait la présence en Seine-et-Oise, dévalisant les demeures vides et battant la campagne en quête de hasards. On avait même arrêté un vieux vagabond qu'on accusait d'avoir aidé à faire le coup chez le général Vogotzine. Le vieux répondait : " Je ne connais même pas la maison. " Mais ce Menko n'était-il pas plus coupable cent fois qu'un voleur ? C'était pis que l'argent d'un coffre qu'il avait osé venir chercher : c'était l'amour d'une femme dont il avait déjà broyé le cœur. Et fort de sa trahison passée, il prétendait imposer à une malheureuse, déjà trop punie de l'avoir aimé, la honte nouvelle de son amour ! Contre qui attaquait ainsi, toutes les armes étaient bonnes, fût-ce la dent d'Ortog. Garde-toi, je me garde. Les chiens de la Tzigane avaient su la défendre. C'était bien cela ce qu'elle attendait de ses compagnons.

Michel Menko fût mort que Marsa eût dit, avec le fatalisme d'Orient : " Il l'a voulu ! " Elle était reconnaissante pour tant à la destinée d'avoir châtié le misérable en le laissant vivre.

Et puis elle l'oubliait, encore une fois, ou elle ne pensait plus à lui que pour le maudire de l'avoir trompée, de lui avoir arraché ces joies profondes et douces, ces joies tendres de la jeune fille qui ignore et qui se dit, songeant à celui qu'elle a choisi, au maître, à l'époux, au bien-aimé, dans le demi-sommeil souriant, la tête sur l'oreiller qui la soutient pour la dernière fois : " Je serai à lui demain ! "

Ah ! le frisson exquis de la fiancée qui tremble, les candeurs et les étonnements de la vierge, le charme béni des terreurs qui ne savent rien et qui redoutent tout, en appelant l'heure d'amour !

Oui, Marsa maintenant maudissait plus encore ce Menko et le méprisait plus profondément, car il avait par avance empoisonné pour elle toute joie, et il la condamnait, comme aujourd'hui, à un silence aussi coupable qu'un mensonge ou à un aveu aussi cruel qu'un suicide.

XVII

Marsa marchait comme dans une atmosphère d'illusion et de chimère. Ce qui se passait autour d'elle ne semblait même pas exister. On l'habillait, on lui mettait sur ses chevaux noirs le voile blanc des vierges ; elle fermait les yeux à demi et elle murmurait :

— Le beau rêve !

Rêve, et pourtant, par un prestige singulier, réalité consolante comme une clarté d'aurore après un cauchemar lugubre. Ce qui était faux, mensonger, impossible — une vision de malade, une fantasmagorie née de la fièvre — c'était Michel Menko, c'était les années enfuies, les baisers d'autrefois, les menaces d'hier, les aboiements de ces chiens acharnés après cette ombre qui n'existait pas.

Le général Vogotzine, en bel uniforme, sanglé, étouffant dans sa veste serrée, avec sa large casquette à petite cocarde sur le front, et la rangée de ses croix sur la poitrine, croix militaire de Saint-Georges, à ruban rouge et noire, croix de Sainte-Anne, à ruban rouge, toutes les croix possibles, se présenta le premier à la porte de sa nièce, son sabre traînant sur le palier.

— Qui est là ? dit Marsa.

— Moi, Vogotzine.

Il entra, Marsa lui ayant crié que la porte n'était point condamnée.

Le soldat tourna tout autour de la jeune fille, en caressant sa moustache d'un blanc jaune, comme s'il eût passé une inspection.

En attendant l'arrivée de Zilah, pour le mariage,